

## « Oradour, 10 juin 1944 »

*« L' histoire d' Oradour-sur-Glane fait partie de l' histoire de ma famille. Je ne suis ni un survivant ni un rescapé du massacre, puisque je suis né quelques années après la fin de la guerre, loin du Limousin et ce n' est que par des photos et par ce qu' on m' en a raconté que je connais les deux personnes de ma famille qui sont mortes dans cette tuerie, mon arrière-grand-mère et un grand oncle. »*

Alain Lercher

.....

L' histoire commence quelques jours plus tôt. Un peu avant l' aube du 6 juin 1944, les forces alliées, essentiellement Américains et Britanniques, parties dans la nuit des côtes anglaises, réussissent à débarquer sur les côtes normandes et au bout de quelques heures de violents combats assurent une fragile tête de pont sur deux plages. Dans les deux ou trois jours qui suivent, les autorités allemandes hésitent sur l' importance qu' il faut accorder à ce débarquement. Une partie des renseignements dont elles disposent peut laisser penser à un leurre, destiné à faire dégarnir d' autres fronts. Ce n' est qu' à partir du 9 juin, après que les deux secteurs du débarquement, Utah et Omaha, noms de code des plages normandes conquises, ont fait leur jonction que la réalité du danger s' impose. La division de Waffen S.S. « Das Reich », responsable du massacre d' Oradour, cantonnée depuis plusieurs mois dans le sud-ouest de la France, à Montauban et dans les villes alentour, reçut cependant l' ordre de monter vers le Nord dès le 7 juin et se mit en route le 8. C' était une division blindée, comptant environ 18 000 hommes, plus de 200 chars et pièces d' artillerie, et un nombre important de véhicules divers, camions, blindés légers, half-tracks, tracteurs. Les éléments motorisés suivaient en trois groupes distincts l' axe de la nationale 20 jusqu' à Limoges, les chars partirent par le chemin de fer pour les plus lourds.

Dans les premiers jours, la mission principale de la division n' était pas de monter au plus vite vers la Normandie, mais, tout en se tenant prête à le faire, de réduire les maquis d' une vaste zone couvrant Cahors, Aurillac, Tulle, Limoges, pour maintenir ouvertes les voies

de communication. Elle ne reçut l'ordre de rejoindre le front ouvert par le débarquement que le 9 juin, alors que le gros des troupes était déjà dans le Limousin et elle s'exécuta le 11. La région, en effet, était en ébullition. Le 6 juin à 18 heures, à la radio de Londres, le général de Gaulle, sur le mode lyrique et un peu grandiloquent qui le caractérise, avait appelé à une sorte de levée en masse en ces termes : « La bataille suprême est engagée. Pour les fils de France, où qu'ils soient, le devoir simple et sacré est de combattre par tous les moyens dont ils disposent. » Les résistants répondirent à l'appel, un grand nombre d'entre eux au prix de leur vie. Tout au long de la route suivie par la division Das Reich, les maquis de la Résistance font tout ce qu'ils peuvent pour retarder sa marche en coupant les routes, détruisant les poteaux téléphoniques et télégraphiques, faisant sauter des ponts, des voies de chemin de fer, des aiguillages, bloquant des tunnels. A cela s'ajoute, pour la division, les ennuis techniques inhérents au déplacement d'un si grand nombre de véhicules : pannes, qui retardent le mouvement, pièces mécaniques à changer qu'on attend longtemps. Le résultat était assez impressionnant puisque le commandant de la division, le général Lammerding, informa le commandant du corps d'armée dont il dépendait, le 10 juin, que 60% des chars et 30% des half-tracks et des tracteurs étaient hors service et que la réparation des prendrait quatre jours. Il précisait : « De toute façon, la dislocation complète du réseau ferroviaire par les terroristes interdirait probablement un embarquement plus rapproché. La zone Figeac-Clermont-Ferrand-Limoges-Gourdon est totalement aux mains des terroristes. »

En réponse à ces obstacles multiformes et répétés, les actions de représailles contre les résistants, qualifiés de terroristes, et contre les populations civiles supposées les soutenir ou les aider, s'égrenèrent, tout au long de la route, plus ou moins violentes. La division avait un mode d'emploi, une instruction du feldmaréchal Sperrle, diffusée au début du mois de janvier 1944, qui recommandait l'arrestation de tous les civils se trouvant à proximité d'une action de la Résistance et l'incendie immédiat des maisons d'où les coups étaient partis ; il ajoutait, comme pris d'un scrupule d'humanité : « si des innocents sont touchés ce sera regrettable, mais entièrement imputable aux terroristes ». La division Das Reich avait également une solide expérience en cette matière, acquise notamment en Yougoslavie et en Ukraine. Son chef, Heinz Lammerding, entré dans la SS en 1935, proche de Himmler,

avait coordonné la destruction des foyers de francs-tireurs sur le front russe, avec des méthodes d' une brutalité parfaitement assumée.

Dans la soirée du 8 juin, le régiment « Der Führer », qui faisait partie de la tête des éléments motorisés de la division, arriva dans le Limousin. La veille, les maquisards FTP (francs-tireurs et partisans) avaient attaqué Tulle, occupant la plus grande partie de la ville et bloquant la garnison allemande qui s' y trouvait ; dans les combats, une centaine d' Allemands avait été tuée. Un bataillon allemand du régiment « Der Führer » reprit la ville et le lendemain, 9 juin, en représailles, on pendit 99 personnes de tous âges aux lampadaires et aux balcons des rues du centre de Tulle. Un des officiers se vanta devant le préfet : « Nous avons pris en Russie l' habitude de pendre. Nous avons pendu plus de cent mille hommes à Kharkov et à Kiev. Ce n' est rien pour nous. » L' armée régulière fusillait les otages, mais les troupes de la Waffen SS préféraient, quand elles le pouvaient, les pendre. La pendaison, dans la psychologie des SS, était censée être un châtement infamant, qui rabaisse les condamnés : il ne fallait pas leur faire l' honneur de les fusiller. Ce même 9 juin, d' autres éléments de la division arrivèrent à Limoges et le 1<sup>o</sup> bataillon du régiment « Der Führer » prit ses quartiers à Saint-Junien, à 35 kilomètres au nord-ouest de Limoges. Pendant ces deux jours et ces deux nuits, outre l' action sur Tulle, beaucoup d' évènements se sont produits dans cette zone : plusieurs accrochages avec des éléments isolés de la division, entraînant la mort de plusieurs soldats allemands, la récupération d' armes, de véhicules, de stock d' essence ; un commando anglo-américain est parachuté dans la commune de Sussac pour aider les résistants ; un pont de chemin de fer est détruit près de Saint-Junien ; deux officiers circulant en voiture, dans deux secteurs différents, sont enlevés par les maquisards, le premier, le major Gerlach, réussira à leur échapper, le second, le major Kämpfe, sera exécuté. Les difficultés se multipliant sur toutes les routes, conduisirent l' état-major de la division Das Reich à décider une action de représailles destinée à impressionner les populations. Cette violence terrible s' abattra sur Oradour-sur-Glane, sans qu' on sache, aujourd' hui encore, si le choix de ce village correspondait à une raison particulière ou au hasard du trajet de la division.

L' histoire d' Oradour-sur-Glane fait partie de l' histoire de ma famille. Je ne suis ni un survivant ni un rescapé du massacre, puisque je suis né quelques années après la fin de

la guerre, loin du Limousin et ce n' est que par des photos et par ce qu' on m' en a raconté que je connais les deux personnes de ma famille qui sont mortes dans cette tuerie, mon arrière-grand-mère et un grand oncle. Mon arrière-grand-mère, mal mariée, s' était séparée de son mari après en avoir eu cinq enfants et était revenue vivre avec eux chez son père, qui dirigeait une tuilerie près des Bordes, un hameau d' Oradour. Celui-ci n' avait pas d' autre enfant et il pensait transmettre l' entreprise aux deux aînés de ses petits enfants, qu' il avait préparés à lui succéder, mais la guerre de 14 a bouleversé ses plans. L' un, Antoine Villoutreix, est mort sur le front, dans la Somme, en 1916, son nom figure sur la plaque qui tient lieu de monument aux morts dans l' église d' Oradour, et l' autre, Pierre, est revenu avec un éclat d' obus dans la tête, qui l' a rendu incapable à vie. Leur mère, qui restait seule avec deux filles et le troisième garçon, Henri, encore adolescent, vendit l' entreprise, qu' elle ne savait comment diriger et vint s' installer aux Brandes, un autre hameau d' Oradour. Henri resta vivre avec sa mère, les deux filles se dispersèrent, l' une partit à Angoulême et l' autre, ma grand-mère, vint travailler à Paris. C' est à Paris qu' est née ma mère, mais dans ses premières années, pour des raisons de santé fragile et de commodité, car sa mère l' élevait seule, elle fut envoyée à Oradour chez sa grand-mère. Après les petites classes, elle fut mise en pensionnat à Cieux, à une vingtaine de kilomètres, chez des bonnes sœurs, mais elle venait passer toutes ses vacances à Oradour chez sa grand-mère et près de son oncle Henri. A vingt ans, elle trouva du travail à Limoges, y rencontra mon père, un jeune fonctionnaire alsacien, démobilisé là à la fin de l' année 1940 et qui refusait de rentrer dans l' Alsace annexée par l' Allemagne nazie. Ils se marièrent et vécurent à Limoges jusqu' à la fin de 1945. Entre-temps, ma grand-mère avait quitté Paris occupé et était venue vivre à Limoges, plus près de sa fille et de sa mère et son frère. C' est ainsi que les divers membres de cette famille, déjà blessés par l' histoire, rencontrèrent encore bien pire, ce 10 juin 1944.

Oradour-sur-Glane est à 25 kms de Limoges environ, et 13 kms de Saint-Junien, le chef-lieu de canton. C' était alors ce qu' on appelle un bourg, c' est-à-dire un gros village, doté de diverses commodités. Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, il comptait, avec une assez grande stabilité, environ 1 600 habitants. Au recensement de 1936, ce chiffre était de 1574 exactement. En 1944, un certain nombre d' hommes étaient absents, prisonniers en

Allemagne à la suite de la défaite de 1940 ou requis par le Service du Travail Obligatoire (S.T.O.), mis en place à partir de 1942, mais le village accueillait un nombre important de réfugiés, une centaine de Français, principalement des Lorrains, chassés du département de la Moselle annexé par l'Allemagne nazie, et une cinquantaine d'étrangers, notamment des républicains espagnols qui avaient fui l'Etat franquiste et quelques Juifs étrangers qui se cachaient de la Gestapo. Au total, la population avoisinait toujours 1600 personnes, mais dont la plus grande partie vivait dans des hameaux dispersés ; moins de 400 personnes demeuraient dans le bourg lui-même. Equipement remarquable dans la campagne française, depuis 1911, un train électrique départemental, qu'on appelait le tramway, reliait plusieurs fois par jour Limoges à Saint-Junien et Bussière-Poitevine en passant par Oradour. De ce fait, le village bénéficiait de l'électrification, en revanche il n'y avait pas l'adduction d'eau. On comptait les deux écoles habituelles, celle des filles et celle des garçons, plus une classe enfantine, et comme une partie des habitants du village de Charly, en Moselle, avait été déplacée à Oradour, on avait ouvert une école supplémentaire pour leurs enfants et leur instituteur, déplacé avec eux. On trouvait au bourg deux médecins, les docteurs Desourteaux père et fils, un pharmacien, un notaire, un bureau de poste et une cabine téléphonique, la gare du tramway, une dizaine de cafés, plusieurs hôtels et restaurants, quatre épiceries, trois boucheries, deux boulangeries, une pâtisserie, un marchand de vin, une mercière, un garagiste mécanicien, etc. . La Glane, affluent de la Vienne, qui coulait au bord du village puis filait au milieu des prés et des bois, attirait les pêcheurs. Ma mère aimait se promener le long de la Glane, avec le chien de son oncle Henri, un épagneul qui l'accompagnait à la chasse.

Le 10 juin 1944 était un samedi. Cette date n'a sans doute pas été choisie délibérément, elle a correspondu simplement à la marche du régiment Der Führer, qui ce jour-là était dans cette zone géographique, mais elle n'a pas été sans conséquences sur l'ampleur du massacre qui allait être perpétré. Comme à peu près tout ce qui se consomme, le tabac était rationné pendant la guerre et la distribution de la ration mensuelle à laquelle on avait droit se faisait par décade, tous les dix jours donc, et tombait ce 10 juin. Un certain nombre d'habitants des hameaux éloignés, qui ne seraient peut-être pas venus au bourg, y sont venus chercher leur tabac et se trouvaient là, cet après-midi. Le samedi,

ensuite. Pas mal de gens de Limoges qui avaient de la famille à Oradour, le tramway aidant, venaient lui rendre visite, le samedi ou le dimanche, pour rapporter discrètement de quoi se nourrir un peu mieux que ne le permettaient les tickets de rationnement : quelques œufs, quelques légumes, un morceau de lard, un poulet ou un lapin peut-être, qu' il fallait dissimuler du mieux qu' on peut sur le chemin du retour. Autant de gens qui n' auraient pas été là, sans doute, un jour de semaine. Sur la liste des morts, un nombre non négligeable n' était pas domicilié à Oradour, la plupart de ces derniers venant de Limoges. Il faut rappeler aussi qu' à l' époque, il en a été ainsi jusque dans les années 1960, les écoliers se reposaient le jeudi et travaillaient toute la journée du samedi. Tous les enfants des hameaux étaient donc au bourg.

Dans ce bourg et dans les hameaux les plus proches, les Bordes, les Brégères, Puy Gaillard, les Brandes, Bellevue, vont mourir 642 personnes, hommes, femmes, enfants, en moins de 3 heures. Les morts ne sont plus là pour témoigner et les assassins ne viennent pas spontanément raconter leurs crimes. On a pu, cependant, reconstituer avec une assez grande exactitude ce qui s' est passé en recoupant les témoignages parcellaires des quelques personnes qui ont survécu au massacre, cinq hommes, un enfant et une femme, ceux d' un peu plus d' une vingtaine d' autres qui s' étaient suffisamment cachées pour ne pas être trouvées et qui ont vu et entendu chacune, de leur cachette, une partie de ce qui se passait, complétés par des documents retrouvés de l' armée allemande et, quelques années plus tard, par les dépositions des quelques soldats allemands eux-mêmes, qu' on a pu identifier et traduire en justice, notamment treize Alsaciens enrôlés de force dans la division Das Reich. En se rapportant à toutes ces sources disponibles, on peut reconstituer le déroulement des opérations ainsi.

Le massacre a sans doute été décidé et planifié dans la matinée, à Saint Junien, où le 1<sup>o</sup> bataillon du régiment Der Führer, commandé par le major Dickmann, était installé. Des membres de la Milice de Limoges ont peut-être participé à cette réunion de préparation. L' opération fut confiée à la 3<sup>o</sup> compagnie, composée d' environ 120 hommes, sous le commandement du capitaine Kahn et du sous-lieutenant Barth, mais Dickmann dirigera lui-même les opérations. La troupe s' est mise en route un peu après 13 heures avec tout son armement, c' est à dire outre l' armement individuel de chaque soldat, quatre mitrailleuses

lourdes, vingt-quatre mitrailleuses légères, des engins incendiaires et des explosifs, dans deux half-tracks et huit camions. Il semble qu' à ce moment, les hommes de troupe ne savaient pas clairement quel était le but de l' opération. On leur avait seulement appris qu' un officier avait été enlevé par les terroristes dans ce secteur. La compagnie marque un temps d' arrêt sur la route de Saint-Victorien, avant de bifurquer vers Oradour et c' est là que les instructions sont distribuées aux différents pelotons. Le sous-lieutenant Barth prévient que « le sang va couler » et, visant les 13 Alsaciens enrôlés de force : « On va voir de quelle étoffe sont faits les Alsaciens ». A proximité du bourg, une partie des hommes en armes descend des camions et commence à l' encercler en faisant refluer vers le centre les habitants des hameaux limitrophes. Un peu avant 14 heures, des habitants du bourg voient arriver par le sud, sur le pont sur la Glane, derrière l' église, les premiers véhicules. Deux chenillettes chargées de soldats traversent le village par la rue principale jusqu' à l' entrée opposée, sur la route de Confolens. Les hommes armés en descendent. Une partie d' entre eux se déploie de chaque côté du bourg pour compléter l' encerclement, quelques uns reviennent vers le centre. L' ensemble du village et des hameaux les plus proches est bouclé sans que la plupart des habitants s' en soit clairement rendu compte. Très peu d' entre eux, de toute façon, songent à fuir. Selon tous les témoignages, presque personne ne s' inquiète vraiment, on regarde même avec curiosité ces véhicules et ces soldats qui ne viennent jamais dans ce village à l' écart de la grande route. Puis les soldats commencent à rabattre tous les habitants vers la place du champ de foire. Ils entrent dans les maisons, en font sortir tous ceux qui s' y trouvent et les poussent vers le lieu de rassemblement. Le comportement des SS est moins doux, mais c' est de l' ordre de la brutalité policière, elle ne suscite pas encore une trop grande peur. Plusieurs croient à une vaste vérification d' identité, pour trouver peut-être des étrangers ou des Juifs, quelques uns, toutefois, ont la présence d' esprit de se cacher, l' un, par exemple, sous une trappe dissimulée dans un coin de la cuisine, un autre dans un grenier, un troisième, immobilisé par une jambe dans le plâtre tout simplement dans sa chambre à l' étage, où on ne viendra pas le chercher.

En début d' après-midi, un peu après la prise du contrôle du village par les SS et tandis que commençait le rassemblement de la population, un tramway sans passagers arriva de Limoges. Il s' agissait d' une motrice qui faisait des essais après réparation avec à

bord trois agents de la compagnie. Elle fut stoppée avant le pont sur la Glane. Les agents virent passer un groupe d'habitants encadré par des soldats. Un des trois agents descendit de la voiture et, sans aucune explication, fut immédiatement abattu par ces soldats, qui jetèrent son corps dans la rivière sous les yeux de tous, puis ils ordonnèrent aux deux autres agents qui n'avaient pas bougé de repartir d'où ils venaient. Vers 2 heures et demie, des soldats allèrent chercher les enfants des écoles avec leurs instituteurs. A ce moment, le petit Roger Godfrin, de la classe des réfugiés lorrains, âgé de 8 huit ans, se souvenant de l'injonction répétée de sa mère : « Si vous voyez venir des Boches, sauvez-vous dans les bois », partit en courant vers l'extérieur du village, mais ses deux sœur, un peu plus âgées que lui, ne le suivirent pas. Il se fit tirer dessus dans les prés, sans être atteint, un chien qui le suivait fut tué, il parvint à traverser la Glane à gué et se cacha derrière un arbre. Il sera le seul enfant sauvé.

La foule devenait de plus en plus dense sur le champ de foire, il faisait beau et chaud. Certains attendaient là depuis presque une heure. Vers 3 heures, les Allemands divisent la foule en deux, les hommes d'un côté, les femmes, tous les écoliers et les enfants plus petits de l'autre, un peu de temps passe encore, puis ce dernier groupe est conduit dans la direction de l'église. La place où restent les hommes est cernée par des soldats en armes et six mitrailleuses en position, avec leurs tireurs couchés derrière elles. Une inquiétude plus sérieuse commence à gagner les esprits. Un soldat parlant français demande qui est le maire. Le docteur Desourteaux père s'avance. Il part avec un officier SS vers la mairie, ils reviennent peu de temps après, il est question d'otages, mais le maire refuse d'en désigner, sauf lui-même et les membres de sa famille. Puis il est question d'armes cachées dans le village. Quelques habitants signalent qu'ils possèdent une carabine, ce qui laisse l'officier indifférent. Il annonce que les maisons vont être perquisitionnées et que tous ceux qui n'ont rien à se reprocher pourront rentrer chez eux. Vers 3 heures et demie, les hommes sont divisés en six groupes inégaux, entre 40 et 60 individus chacun, et conduits sous la direction de pelotons commandés par des sergents vers six lieux différents, à l'intérieur desquels ils sont poussés : le garage Poutaraud, le chai Denis, le garage Desourteaux, la grange Laudy, la grange Milord, la grange Bouchoule. Les soldats nettoient l'entrée de chaque local, et installent face aux villageois qui y sont entassés deux

mitrailleuses avec son tireur couché derrière et un autre soldat qui tient sur l'épaule la bande passante qui contient les balles. L'attente recommence, il fait chaud. Les hommes supposent qu'ils sont parqués là le temps que s'effectue la perquisition annoncée. Etant donné le nombre de maisons, cette inconfortable attente risque d'être longue.

La technique des SS était, semble-t-il, parfaitement rodée. Il s'agissait, en limitant dans un premier temps les actes de brutalité, en mettant en avant des prétextes et en divisant la population en plusieurs groupes, de la placer entièrement sous contrôle en s'assurant de sa passivité. Quand arriverait la mort, il serait trop tard pour réagir. Vers 4 heures, on entend une détonation, peut-être une fusée ou un coup de feu. A ce signal, qui devait faire partie des instructions données au moment de l'approche du village, à l'entrée de chaque local les tireurs ajustent leur position derrière leurs mitrailleuses et les machines de mort se mettent en œuvre. Les morts et les blessés tombent les uns sur les autres au milieu des cris, du bruit des balles, de l'odeur de la poudre. Quand le silence revient, des soldats enjambent les corps allongés les uns sur les autres pour achever au revolver ceux qui bougent encore, puis ils jettent sur cet amoncellement de cadavres de la paille, du foin, des fagots, tous les matériaux combustibles qu'ils ont trouvés et y mettent le feu.

Dans un seul des six lieux où l'on avait parqués les hommes, la grange Laudy, proche de l'église, derrière le champ de foire, cinq hommes sont sortis vivants : Marcel Darhout, Robert Hébras, Yvon Roby, Clément Broussaudier, Mathieu Borie. Sans doute y avait-il trop d'hommes entassés dans cette grange, de sorte que les premiers tombés, qui n'étaient pas forcément morts, ont été couverts et cachés par les derniers tombés, et ont échappé au coup de grâce. Chacun s'extrayant prudemment d'entre les corps après le départ des Allemands, ils se sont retrouvés dans une cour derrière la grange. Trois d'entre eux étaient blessés. Tout brûlait devant eux et dégageait une chaleur croissante. Cette cour, qui n'avait pas d'autre issue, pouvait être un piège. Mathieu Borie, qui était maçon, remarqua le mauvais état du mur du fond de la cour et, en faisant branler les pierres, parvint à faire un trou, qu'ils élargirent. Ils s'y glissèrent, parvinrent dans une autre grange et s'y cachèrent, mais peu de temps après, des soldats qui étaient en train d'incendier le village mirent le feu à de la paille et tirèrent des balles incendiaires dans la charpente. Il fallut partir

à nouveau. Derrière cette grange, ils trouvèrent refuge dans des clapiers, où ils restèrent jusqu' à 7 heures du soir, tandis que le village brûlait de tout côté.

Parallèlement aux massacres perpétrés dans les granges et les garages, les femmes et les enfants qui avaient quitté la place du champ de foire avaient effectivement été conduits dans l' église. Ils étaient 350 environ, entassés dans la nef. Une autre équipe de SS était chargée de leur sort. Vers 4 heures, à la suite de la même détonation, des soldats apportèrent une longue caisse rectangulaire dont dépassaient des cordons, qu' ils placèrent près du chœur de l' église, et ils ressortirent. On entendit une petite explosion dans la boîte et une fumée noire et asphyxiante se répandit. Il y eut des cris, de l' affolement, des femmes essayaient de se réfugier dans la sacristie, mais de l' extérieur, à travers les fenêtres, les soldats leur tiraient dessus. D' autres, installés à l' entrée de l' église, se mirent à mitrailler la foule à hauteur des enfants, balancèrent des grenades à main et, comme dans les granges et les garages, entassèrent ce qu' ils pouvaient de fagots et de foin. Une partie de la compagnie avait été regroupée au pied du monticule sur lequel est bâtie l' église. Le sous-lieutenant Kahn et quelques hommes entrèrent dans l' église avec une charge d' explosif et, sans doute, des engins au phosphore et ressortirent rapidement, il y eut une explosion, un soldat qui n' avait pas été assez rapide fut projeté contre un mur et blessé. L' église ne sauta pas mais tous les matériaux inflammables avaient pris, c' était maintenant un gigantesque brasier, les flammes jaillissaient des fenêtres et l' on entendait les cris des femmes et des enfants en train de brûler vifs dans cette fournaise qui dura jusqu' au soir. Quand cet enfer prit fin, il n' y avait plus qu' un immense amas de cendres et de cadavres carbonisés qui n' étaient plus identifiables. Une seule personne, Mme Rouffanches, avait pu s' échapper : en utilisant un escabeau rangé derrière l' autel, elle passa à travers un vitrail brisé et se laissa tomber de trois mètres. Une autre femme tenta de la suivre avec son bébé mais les cris de l' enfant attirèrent l' attention d' un soldat qui les mitrilla. Mme Rouffanches elle-même était blessée aux jambes et à l' épaule, elle se traîna dans un jardin voisin et se cacha jusqu' au lendemain dans des rangs de petits pois.

Dans cette église a brûlé avec les autres mon arrière-grand-mère, Marie Andrieux, veuve de Pierre Villoutreix. Elle était née en novembre 1863 et allait donc sur ses 81 ans. Elle figure parmi les 585 personnes qu' on n' a pu identifier et qui furent déclarées disparues par

une décision de justice. Pendant ce temps, d' autres soldats pillaient tout ce qui était bon à prendre dans les maisons, puis y mettaient le feu et tuaient froidement tous ceux qu' ils trouvaient encore. On a retrouvé des cadavres dans des maisons, dans le puits du village, dans le four du boulanger, sur des chemins. C' est ainsi qu' est mort l' oncle de ma mère, Henri Villoutreix, dont le corps fut trouvé près des Bordes, l' abdomen largement ouvert. Je ne sais pas à quelle heure il a été tué. Il figure sur la liste des 52 personnes identifiées, pour lesquelles un acte de décès a pu être dressé à l' état-civil. Il avait 44 ans.

Une partie de la troupe SS a commencé à quitter le village un peu avant 7 heures du soir. Vers 7 heures et demie, le tramway régulier arriva de Limoges avec des voyageurs. Les Allemands l' arrêterent à l' embranchement de la route de Saint-Victurien, firent descendre les habitants d' Oradour, une vingtaine de personnes, qu' ils conduisirent à l' écart, puis ordonnèrent au conducteur de repartir vers Limoges avec les autres passagers. Les prisonniers furent amenés dans une ferme près des Bordes, où un soldat leur apprit : « Les habitants d' Oradour kaput ». Ils assistèrent à une discussion animée entre les soldats, puis, à la fin, l' un d' entre eux vint leur dire en français : « On vous laisse partir. Vous pouvez dire que vous avez de la chance. » Le gros de la troupe SS quitta Oradour après 9 heures. Quelques hommes restèrent jusqu' au lendemain pour empêcher l' accès au village. L' incendie qui avait commencé vers 5 heures dura jusqu' à 10 heures du soir au moins. Profitant de l' obscurité et de la fumée, un certain nombre de survivants, sortant de leurs cachettes, purent s' éloigner du bourg. Le dimanche 11 juin, une soixantaine de soldats de la compagnie revint tôt le matin, creusa une fosse et essaya d' y enterrer le plus possible de cadavres ou de restes calcinés. Quelques uns revinrent encore le 12 poursuivre cette tâche macabre, qu' ils ne purent mener à bien complètement. Pendant ce temps, l' essentiel de la division Das Reich partait vers la Normandie, où les premiers éléments arrivèrent le 14 juin, huit jours après le début du débarquement des Alliés.

Mes parents et ma grand-mère sont venus à Oradour dans les jours qui ont suivi le massacre. Il y avait encore des cendres et des restes humains carbonisés. La maison de mon arrière-grand-mère, un peu en dehors du bourg, n' avait pas ou peu brûlé, je crois, mais avait été entièrement cassée et vandalisée. Tout ce qui pouvait être volé l' avait été. Ma mère y a cherché en vain une paire de chenets qu' elle trouvait beaux ou qu' elle aimait

parce qu' elle les voyait, enfant, quand elle lisait pendant des heures, devant la cheminée. L' importance qu' elle attachait à ce vol particulier, des années plus tard, qui m' a toujours un peu surpris, était sans doute le point de fixation de ce qu' avait représenté pour elle la maison de sa grand-mère. Mon père s' est engagé dans les forces françaises de l' intérieur peu de temps après, puis s' est retrouvé dans l' armée du général de Lattre, qui remontait du sud vers le Rhin. Ma mère avait un bébé de moins d' un an, mon frère, et était enceinte d' un second, ma sœur. Elle a accepté le risque qu' il courait et qu' il lui faisait courir en partant une seconde fois à la guerre. Il lui a fait valoir que des hommes de toutes les régions de France et des étrangers allaient risquer leur vie pour libérer l' Alsace et que lui, Alsacien, ne pouvait pas rester tranquillement dans son bureau. C' était la suite logique de son refus de rentrer dans sa province, en 1941, parce qu' elle était annexée par l' Allemagne, mais je crois que l' horreur d' Oradour n' a pas été pour rien dans cette décision et son acceptation par ma mère. Il a été démobilisé une seconde fois à la fin de 1945 et a retrouvé une affectation de fonctionnaire à Strasbourg. Il est reparti à Limoges chercher sa famille. Ma grand-mère qui n' avait plus que sa fille et ses petits enfants est venue vivre avec eux. Je suis né quelques années après, le dernier de la fratrie. Nous avons été élevés autant par ma grand-mère que par ma mère, qui travaillait, et leurs souvenirs sont devenus nos souvenirs, une composante essentielle et naturelle de l' histoire de la famille, la grand-mère brûlée vive dans l' église, dont une photo dans un cadre noir était posée au milieu d' un buffet dans la salle à manger, et l' oncle Henri, tué sauvagement à l' entrée d' Oradour.